**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 15 (1877)
**Heft:** 36

**Artikel:** Ce n'est pas la danse : [suite]
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-184365

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

### Amour conjugal.

Lors de la grande effervescence républicaine qui agita l'Allemagne en 1848-49, le général Wrangel (qui n'était pas encore *der ole Wrangel*) faisait aux malheureux démocrates une chasse impitoyable.

Le général avait surpris et entouré je ne sais plus quelle localité en insurrection; les troupes de l'*ordre* gagnaient du terrain et les malheureux insurgés n'avaient aucune merci à espérer, quand une circonstance imprévue vint faire diversion : Une lettre anonyme, portant le timbre de Stettin, résidence de la famille du général, lui fut apportée par la poste. De cette lettre il résultait que, si le général donnait suite à sa victoire, les démocrates de Stettin pendraient sa femme à la lanterne!

Après avoir lu l'écrit en question, le général fait appeler son fils alors lieutenant sous ses ordres et, lui donnant la lettre, dit : *Eh! bien, je suis curieux de voir ce qu'ils feront.*

Le fils, moins philosophe, demande en grâce un congé qui lui est accordé, part et arrive à Stettin sans perdre un instant. Pendant son voyage, la victoire du papa était parachevée, les démocrates fusillés, pendus, incarcérés, comme le méritent ceux qui gênent le *droit divin;* et le télégraphe en avait apporté la nouvelle à Stettin avant l'arrivée du lieutenant. Néanmoins la maman n'avait point été molestée, et, au bout de quelques jours, il devint évident que la menace anonyme n'était que de la fanfaronade.

Le fils rejoint l'armée, annonce cette bonne nouvelle à son père, qui lui répond : *Eh! bien, tu le vois! Il n'y a pas moyen de se fier à ces canailles de démocrates.*

### Lè râinès d'avelhiès.

— Quin nové pè Lozena, Jean-Louis?

— Oh! lâi font pas grand pussa. Portant coumeint n'étiâ à la Crâi fédérâla, tsi Peytrequin, qu'on bévessâi on litre, n'ein vu passâ dou gendarmes qu'ein menâvon ion qu'avâi lè menottès et que n'avâi pas l'ai d'allâ à noce.

— Ouai! et qu'avâi-te medzi?

— Oh lo coquin, l'é bin recognu, l'étâi cé coo qu'a passâ perquie l'autra demeindze, que veindâi dâi râinès d'avelhiès d'Etalie, que ia bounadrâi dè dzeins qu'ein atsîton, compto po crâisi lè racès, tot coumeint on fâ po lè tsévaux avoué clliâo z'étalons que lo gouvernémeint fâ veni pè l'Or; et parè que lo mâ est bin dè pe dâo avoué clliâo z'Etaliénès. Adon cé individu, que n'est que n'eindieujâo avâi veindu dè clliâo râinès à dâi dzeins dè pè Lozena, mâ pas petout dein lè bénès, clliâo tsancrès dè bêtes ont étranliâ totè lè z'avelhiès, que cein a fé onna boutséri pi qu'à Valâire quand lè z'avelhiès dè Vallorbès lâi vegnont, et ma fâi lè dzeins qu'ont dinsè z'u lâo thélo massacrâ ont portâ plieinte contrè cé gaillâ, et on l'a eincoffrâ.

— Coumeint diabe cein va-te que clliâo râinès ausson dinsè tiâ lè z'avelhiès; se l'aviont tiâ lè bordons, eh bin vouaiquie; mâ lè z'avelhiès! et lo gaillâ que lâi pâo-te?

— Cein que lâi pâo! lo larro fasâi coumeint lè Juï avoué lè vilhès rossès : pregnâi dâi grossès vouépès, que passâvè ein couleu, et veindâi cein po dâi râinès!

— La tsaravouta!

## CE N'EST PAS LA DANSE

III

Car cette maxime jaculatoire, cette réminiscence de la chaire était devenue pour elle une source inépuisable d'épigrammes. Elle s'en servait comme d'un exorcisme à toutes fins.

Cependant une expression négative ne suffit pas pour faire absolument le bonheur. Il faut au moins quelque chose avec, et qui s'affirme; ce qui est naturel à ses lois. De sorte que des regards sournois et inquisiteurs de l'un comparés aux manières si discrètes de l'autre naquit un contraste qui avait mis en arrêt les pensées de Gloriette, en les fixant sur un point auquel, pour son compte, elle n'avait jusque-là guère songé.

L'auteur légitime du boiteux n'était pas précisément un ivrogne, mais un homme qui aimait à boire, animalement; et pour couper court aux chômages, il ne dégrisait plus. L'ébriété de chaque jour continuait celle de la veille, sans lacune. Il en résultait que, cet état étant devenu normal, pour les extras, il fallait augmenter la dose, et que, dans ces occasions-là, Jacquot fils était obligé de ramener Jacquot père du cabaret.

Un soir de ce même été qu'ils rentraient ainsi, l'un convoyant l'autre, et qu'il leur fallait passer devant la maison du forgeron, celui-ci, en tablier de cuir, se trouvait précisément dehors, sur le pas de sa porte; Julien, qui venait sans doute de faire une emplette, causait avec lui, et Gloriette, accoudée à mi-corps sur le volet d'en bas de la boutique, montrant son buste comme dans un cadre, complétait le trio.

Pour le boiteux, chez qui l'amour-propre à cette vue parla plus haut que l'amour filial, c'était un passage désagréable à franchir.

Jacquot père, au contraire, avec cet instinct rabacheur de l'homme ivre, se planta devant le groupe dans l'intention de commencer un discours. Mais la première difficulté, en s'arrêtant, ayant été de se mettre d'abord en équilibre, l'homme solide eut le temps de lui dire d'un ton de bonhomie:

— Eh bien! voisin, ça ne va donc pas mieux?

— « Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe droit son chemin... répliqua le pochard en se donnant un coup de poing dans la poitrine, ce qui lui fit perdre de nouveau son aplomb.

Alors Gloriette, qui ne savait guère retenir sa langue, et d'ailleurs n'en éprouvait nul besoin, dit tout haut, bien que pour elle-même:

— Oh! ça, c'est pas la danse!...

L'esprit orgueilleux du beau bancal se sentit piqué de cette plaisanterie, sans toutefois oser répliquer à celle qui en était l'auteur. Mais Julien connaissait le refrain. Il avait ri aussi. Et le boiteux s'en prit à lui avec une méchanceté d'autant plus empressée qu'il n'était pas seulement vexé, mais jaloux. Ce rire d'accord lui sonnait mal aux oreilles.

— Hé! musicien d'église, parce que tu sers la messe, faut pas te moquer de ceux qui ont levé un peu trop le coude. Le restant des burettes de M. le curé ne se vide pas non plus tout seul. Mais du vin de sacristie, ça ne monte pas à la tête, pas vrai? Ça descend par où ça coule...

Il ricana à son tour mais sans écho.

Quant au pochard, inconscient de l'épisode, il répéta fièrement sa phrase:

« Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe

droit son chemin... En suite de quoi il reprit sa marche en zigzags, avec son bancroche à la clé.

Cette petite scène détermina un résultat que l'esprit vindicatif de l'aimable boiteux n'avait pas prévu.

Gloriette, témoin de l'apostrophe grossière adressée à Julien, fut peinée en elle-même d'en être la cause, tout en lui sachant gré d'avoir subi cet affront à sa place. De son côté, Julien faisait une réflexion identique en sens contraire. Il était content d'avoir été insulté devant elle, presque à son intention, comprenant le sentiment logique qui devait s'en suivre. Et il était heureux d'être content. Cette expression pourra paraître niaise. Eh bien! c'est comme ça.

Donc, ce qui résulta encore des deux parts, ce fut une entente tacite, une complicité de pensées sur le même sujet.

Penser, c'est agir, souvent sans qu'on s'en doute. Cela étant, Gloriette la rieuse, la riante, la diseuse de mots à l'avenant, se trouva bientôt tout étonnée d'éprouver des accès de gravité étrange et sans motif et, à de fréquents intervalles, de ne plus entendre son bagout vif et accoutumé. Le bal lui-même, cette folle gaieté des jambes, son unique passion jusque-là, lui était devenu presque indifférent. Mais le jour où, pour la première fois, la soirée du dimanche vint sans qu'elle eut envie de se rendre à la danse, ce ne fut plus seulement de l'étonnement, ce fut, dans son genre, de l'inquiétude. A une amie dans le même cas, elle eût certainement dit, toujours en riant, par exemple:

— Qu'est-ce qu'il y a?

S'il est un sujet sur lequel une fillette aime à faire des questions, c'est également celui sur lequel elle n'aime guère à répondre. Donc Gloriette ne se demanda rien. Pessant un panier à son bras, elle se donna le prétexte d'aller ramasser des marrons d'Inde pour sa chèvre, une friandise pour ces êtres-là. Les marronniers en question étaient plantés sur la place du village. Sur deux côtés de cette place se trouvaient l'église et la maison du maître d'école, dont la moitié servait de salle de mairie. Or, Julien se livrait dans le moment au repos dominical. Il la vit de loin. Parbleu! il devait la voir, puisqu'elle était venue pour ça. Il s'approcha, offrit de l'aider dans sa cueillette; et en causant ils remplirent le panier. Gloriette, qui aimait toujours à égayer les situations, marmottait comme accompagnement:

— J'ai un corbillon... Qu'y met-on?...

Lorsque l'objet fut plein, il se trouva bien lourd pour qu'elle pût l'emporter seule. Julien offrit encore de s'en charger.

— Soit, dit-elle, nous le porterons à nous deux.

Et ils le prirent chacun d'un côté par l'anse. Lorsque deux amoureux ne sont plus séparés que par l'anse d'un panier, la distance n'est pas grande. Et si le panier défonce? Ah! dame!... Eh bien! il défonça. A cinquante pas de là, tous les marrons s'effondrèrent en s'éparpillant dans le chemin. Nécessairement un temps d'arrêt eut lieu. Alors Gloriette, relevant le devant de son tablier, le tendit gentiment des deux mains à Julien pour qu'il y mit de marrons ce qu'il pouvait en contenir; à son tour, lui en emplit son chapeau et ses poches. Le reste fut abandonné par cas de force majeure. Mais, quelques pas plus loin, encore ce furent, cette fois, les cordons du tablier qui firent crac. Patatras! et les marrons de rouler de nouveau par terre. Pour sauver au moins l'honneur des apparences et ne pas rentrer les mains vides, on eut recours, en dernière ressource, aux mouchoirs. Tout cela avait été un bien petit accident, mais l'occasion d'un grand rire. En somme, un bon succès.

Il y a un Dieu pour les jaloux, il faut croire. En passant par hasard, le beau bancal avait tout vu aussi, de loin. Pour mieux se convaincre, il les avait suivis sans se montrer. Et son dernier mot, mot stupide, avait été de se dire:

— Je me vengerai! *(A suivre.)*

C'était au jardin du Casino-Théâtre. Un monsieur voulant payer sa consommation, laissa tomber dans le gravier une pièce de 50 centimes. Après l'avoir cherchée en vain : « Ma foi, dit-il au sommelier, si vous la trouvez vous me la rendrez; si vous ne la trouvez pas... eh bien! vous pourrez la garder. »

Un ouvrier ayant sa femme très malade, courait chercher le médecin. « Où vas-tu si vite? » lui dit un ami. — Je vais au médecin, ma femme ne me plaît pas..... — Alors, je vais avec toi, la mienne ne me plaît pas non plus.

Une jeune fille avait un œil artificiel. « C'est admirable, disait à sa mère une voisine, comme cet œil de verre est bien fait, c'est à s'y méprendre.

— C'est vrai, répond la mère, mais c'est égal, la pauvre enfant ne voit pas aussi bien qu'avec l'autre.

Un avocat criait si fort dans son plaidoyer, qu'il faisait trembler les vitres de la salle d'audience.

Un auditeur fait la grimace et dit à demi-voix :

— Quel timbre désagréable! il vous écorche les oreilles!...

— Hélas! soupire à ses côtés un client du dit avocat, si au moins il ne m'avait jamais écorché que comme cela!...

Un vieux chef d'escadron, plus brave que spirituel, tance vertement un jeune officier qui s'est permis une légère innovation dans quelques détails de service.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté, monsieur, lui demande-t-il.

— Mon commandant, c'est une invention.

— Une invention. Monsieur! Rappelez-vous qu'en fait de service je crains les inventions et je n'admets que les miennes.

— Ah! mon commandant, reprend l'officier très soumis, permettez-moi de vous faire observer que, plus d'une fois, vous avez prouvé victorieusement que vous ne craigniez pas la poudre, et pourtant ce n'est pas vous qui l'avez inventée.

Un habitué du café Bize appelle un petit garçon qui s'amuse près de là et lui dit : « Tiens, Joseph, va me chercher un gâteau salé; voilà 10 centimes... non, en voilà 20, et tu en achèteras un pour toi. »

Joseph revient bientôt en grignottant le reste de son gâteau, et, tout en rendant 10 centimes à celui qui l'avait envoyé, il lui dit : « Ma foi, monsieur, le boulanger n'en avait plus qu'un. »

L. Monnet.

La livraison de septembre de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* vient de paraître et contient les articles suivants: Les Russes dans l'Asie centrale. — Le Turkestan, par M. Auguste Glardon. — Scènes de la vie franc-comtoise. — Le théâtre d'amateurs. Nouvelle, par Mme Berthe Vadier. (Troisième partie.) — Juste Olivier, par Eugène Rambert. (Septième et dernière partie.) — A tire d'aile. Lettres d'un provincial. — III. Les femmes, par M. Claude Rémy. — Une visite à J. Ruffini, en 1873, de M. Edmond de Amicis. — Chronique parisienne — Chronique italienne. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

*Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.*

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.